

# GUILLAUME FRAKNÓI

HISTORIEN HONGROIS

(1843-1924)

---

Guillaume (Vilmos) FRAKNÓI naquit le 27 février 1843 à Ürmény, modeste petit village du comitat de Nyitra, au nord-ouest de la Hongrie historique. Ses parents étaient d'origine juive<sup>1</sup> et portaient le nom de FRANKL, qu'il n'échangea qu'après la mort de son père, au début de l'année 1874, c'est-à-dire à l'âge de 31 ans, pour un nom à consonance hongroise, celui de FRAKNÓI. Il se décida de bonne heure à entrer dans le clergé catholique, et dès le séminaire il se distingua à divers concours et conquit le grade de docteur ; à l'âge de 21 ans il prend part à l'étranger à des congrès catholiques, préluant ainsi à la longue série de ses voyages. Il se propose alors principalement de se livrer à des recherches sur l'histoire ecclésiastique, dans les archives de Malines et de Würzburg.

A la même époque il est nommé professeur dans une école secondaire de Nagyszombat et commence à travailler à sa monographie de PÁZMÁNY ; mais sa besogne ne tarde pas à lui être à charge, car il lui faut enseigner pendant 13 heures par semaine les matières les plus différentes, si bien qu'il ne lui reste que peu de temps pour ses propres études historiques. L'année suivante, il est consacré prêtre et devient professeur au séminaire d'Esztergom en même temps que rédacteur d'un journal ecclésiastique. Mais en 1870 il réussit déjà, grâce au chanoine Ipolyi, à se faire envoyer à Budapest, où tout d'abord il n'obtient une place qu'au sein de la

1. Son père, Sándor FRANKL, était médecin au service des comtes Hunyady ; il est baptisé le 12 septembre 1845 dans la religion catholique.

Société littéraire catholique Saint-Etienne. Il met d'ailleurs à son acceptation une condition essentielle : qu'il lui reste assez de temps pour ses recherches et pour ses travaux scientifiques.

Son séjour dans la capitale hongroise le rapprochait de l'Académie hongroise et l'incitait même à se risquer dans le domaine des lettres, et vers la fin de 1874, à l'improviste, la famille des comtes Széchenyi lui offrit une place de bibliothécaire devenue vacante à la Bibliothèque Széchenyi du Musée National Hongrois à Budapest. Séduit par cette proposition, FRANKÓI accepte et bien que l'été suivant il exprime déjà son regret d'être « l'esclave du musée », il remplit pendant près de cinq ans ses fonctions de bibliothécaire, où il déploie un zèle et une activité des plus féconds, sans abandonner cependant ses voyages, ses recherches ou ses travaux littéraires. Il se prit d'un tel goût pour les musées et pour les bibliothèques que plus tard, à un âge avancé, quand ces établissements furent réunis en une organisation générale, il en devint l'inspecteur en chef, alla se loger au musée et entreprit même un voyage aux Etats-Unis afin d'y étudier ces institutions, qui à certains égards dépassent en Amérique tout ce que nous voyons en Europe.

En 1878 il obtint un *stallum litterarium* du chapitre de Nagyvárad, ce qui assura son indépendance matérielle, sans pourtant le lier à cette ville, et lui permit de se consacrer davantage à ses voyages et à ses études et même de suivre son inclination naturelle à jouer le rôle d'un Mécène. Dans la suite il obtint l'abbaye « de la Sainte Dextre », dont les revenus accrurent encore ses ressources pécuniaires, tandis que le titre d'évêque d'Arbé et la dignité de « protonotaire apostolique » lui assuraient dans la hiérarchie ecclésiastique un rang plus conforme à ses mérites.

Bien qu'ils s'étendissent à l'Europe entière, c'est à Rome que ses voyages d'études l'attiraient le plus souvent, et dans les dernières années du siècle il semblait déjà qu'il voulait se fixer définitivement dans la Ville Eternelle, où le pape Léon XIII lui donna plus d'une preuve de faveur et où il se fit bâtir deux maisons dans la Viale del Policlinico. C'est

l'une de celles-ci, toujours ouverte aux chercheurs quand FRANKÓI y résidait encore, qu'il transforma plus tard en un Institut Historique Hongrois.

Quoique ayant subi, une quinzaine d'années auparavant, une opération qui pour un temps le priva de la vue, il était encore assez valide et assez actif en 1915, quand il célébra sa messe d'or, mais ensuite la guerre perdue, la catastrophe politique, le changement qui en résulta dans sa situation personnelle, s'ajoutant à son grand âge et à un mal incurable dont il souffrait depuis des années, amenèrent chez FRANKÓI l'inévitable déclin. Les revenus qu'il tirait de son *stallum litterarium* au chapitre de Nagyvárad ainsi que de l'abbaye de la Sainte Dextre devenant toujours plus minces et plus incertains par suite de l'annexion des territoires en question, le tableau que présentent les dernières années de sa vie est celui d'une âme inquiète, se débattant vainement contre le sort, tableau d'autant plus émouvant que son esprit ne connaissait pas le repos, même à cette époque, et que la plume ne lui tomba des mains qu'à sa dernière heure, ou peu s'en faut. Il mourut le 20 novembre 1924.

L'activité de FRANKÓI s'étend de 1861 à 1924, elle embrasse donc soixante-trois années, on pourrait dire : deux générations entières. Dans cette œuvre énorme, les grandes publications de documents, publications dont il n'était pas seulement l'initiateur mais pour une bonne part aussi le rédacteur, alternent avec les études basées sur de patientes recherches ou des livres scolaires et les livres populaires ainsi qu'avec les articles plus ou moins longs, parus dans des revues spéciales. Un genre qu'il cultivait avec prédilection était la monographie consacrée à une époque ou à un homme, mais il contribua également à l'histoire de la civilisation et à l'histoire du droit ; de ses dernières années datent un certain nombre d'études traitant des événements du jour, mais il a laissé aussi quelques opuscules dans le domaine de la bibliographie et de l'héraldique.

En présence d'une si prodigieuse abondance, nous nous bornons naturellement ici à faire connaître ses ouvrages les

plus caractéristiques. Son premier travail, couronné par l'Académie Hongroise, avait trait à l'histoire de la civilisation hongroise. Sa deuxième œuvre de jeunesse : *A nádori és országbirói hivatal eredete és hatáskörének történeti fejlődése* (1863)<sup>1</sup> attestait déjà que dans l'histoire du droit public hongrois l'activité de Fraknoi laisserait une empreinte durable. C'est aussi de sa jeunesse que datent ses manuels scolaires, écrits dans une langue claire et élégante, et dont bien des hommes de notre génération se servaient encore au collège.

Dès 1864 il commence à s'occuper de PÁZMÁNY, bien qu'il se borne encore à recueillir les données se rapportant à sa nomination à la dignité de prévôt de Turóc. Mais il aborde aussi le genre auquel il devra peut-être ses plus beaux succès littéraires : la biographie des grandes figures historiques et particulièrement des grands prélats.

La vie de Péter PÁZMÁNY (1570-1637), pour lequel il éprouva toujours une admiration enthousiaste, ainsi que le tableau de son époque ont fait par deux fois l'objet des travaux de Pázmány : d'abord au temps de sa jeunesse, dans une grande monographie en trois volumes parue de 1868 à 1872 et dont la correspondance du célèbre prélat, dont il a entrepris la publication, forme le complément (1873) ; puis, mais beaucoup plus tard, en 1886, dans une biographie rédigée sous une forme plus brève et plus populaire, et parue dans les *Történelmi Életrajzok* (Biographies historiques), dont il était l'un des plus actifs collaborateurs.

Le but principal de Fraknoi était sans aucun doute de dégager la figure de Pázmány, du brouillard des jugements contradictoires où elle se perdait, pour l'envelopper d'une gloire éclatante, — ce en quoi il a réussi en grande partie bien que son apologie de l'Ordre des Jésuites ait rencontré plus d'une critique, néanmoins il faut reconnaître que dans cet ouvrage le biographe de Pázmány s'efforçait déjà de garder la mesure et de rester objectif. Tout en voyant l'une

1. Les origines et l'évolution des compétences, des dignités du palatin et du « iudex curiæ ».

des plus belles qualités du grand prélat dans la conséquence rigoureuse avec laquelle il luttait pour les idées et les intérêts qu'il avait épousés, Frankói reconnaît que la sage modération de l'homme d'Etat différerait heureusement de la combativité pour ainsi dire effrénée du jeune disputeur et convertisseur, qui franchit parfois les bornes d'une polémique loyale — en quoi d'ailleurs il ne fait qu'imiter ses adversaires. Frankói relève fort justement l'immense portée de ce fait qu'instruit par l'exemple du protestantisme, Pázmány a reconnu l'importance de la langue hongroise dans la diffusion de la foi. C'est ce qui constitue dans le domaine littéraire le plus grand mérite de Pázmány, en qui Ferenc TOLDY voyait le créateur du hongrois littéraire. En des tableaux pleins de vie, Frankói nous fait assister à la prestigieuse carrière de ce grand homme. Alors âgé de 46 ans, l'archevêque d'Esztergom fut accueilli avec antipathie et méfiance en Haute-Hongrie, où la population était en grande majorité protestante. Quand il eut reconnu que Gábor BETHLEN représentait une force plus grande qu'il n'avait cru jusque-là, un changement se produisit dans son attitude. Grâce à son habileté déployée à la Diète, Ferdinand II put être élu roi et les dissensions religieuses s'apaisèrent quelque peu. Mais pendant la première période de la guerre de Trente Ans, le mouvement protestant s'accroît et contraignit les Jésuites et Pázmány à la fuite. La Diète de Besztercebánya élit Bethlen roi et exile le primate. Après la bataille de la Montagne Blanche, un revirement survient, Bethlen conclut en 1622 la paix de Nikolsburg et dépose le titre de roi, mais on lui donne sept comitats ; les clauses du traité de Vienne sont de nouveau confirmées, mais c'est le protestant Szaniszló Thurzó qui devient le palatin. La guerre éclate une fois de plus, suivie en 1624 d'une nouvelle paix qui reprend à Bethlen les comitats occupés par lui. La Diète de 1625 élit palatin Miklós ESTERHÁZY et Ferdinand III est couronné roi du vivant de son père. La lutte recommence, Pázmány engage le roi dans une voie pacifique, et cette politique porte ses fruits : lorsqu'à la mort de Bethlen le souverain reconnaît György RÁKÓCZI, prince de Transylvanie, au lieu d'István Bethlen, que

soutient le palatin Esterházy. Dans ces querelles incessantes avec le palatin se manifeste d'ailleurs un défaut de Pázmány, justement relevé par Fraknói : celui de faire par trop sentir l'avantage que lui confèrent ses talents, ses mérites et sa situation : il exige une soumission absolue et ne souffre pas la contradiction. En 1632, le cardinal est envoyé à Rome pour détourner de l'alliance française le pape Urbain VIII, influencé par Richelieu, et l'entraîner du côté de l'empereur, dans l'intérêt du catholicisme, que la guerre de Trente Ans met en danger, — mais cette mission ne réussit pas entièrement. C'est ce que son biographe constate avec autant d'objectivité qu'il met d'ardeur à proclamer les grands mérites de Pázmány dans la réorganisation de l'Eglise catholique de Hongrie, dans la création de ses fondations premières, — de l'Institut Pázmány à Vienne et de l'Université de Nagyszombat en particulier, — et enfin dans la reprise des territoires perdus pour le catholicisme.

A l'âge de trente ans, Fraknói aborde un nouveau problème de l'histoire de la civilisation : les écoles hongroises et étrangères à la fin du moyen-âge et au commencement des temps modernes. Il consacre à cette question une assez longue étude, couronnée par l'Académie Hongroise : *A hazai és külföldi iskolázás a XVI. században* ;<sup>1</sup> mais il le traite aussi dans sa dissertation académique sur les études du fils de François Révai, palatin et gouverneur, et une seconde dissertation académique écrite par lui un an plus tard est encore en rapport avec ce sujet ; il s'agit cette fois des Hongrois professeurs ou élèves à l'Université de Vienne, aux <sup>xiv</sup>e et <sup>xv</sup>e siècles.

Dans la principale de ces études, c'est du point de vue d'un véritable historien qu'il juge la noble émulation régnant sur le terrain scolaire, dans la Hongrie du <sup>xv</sup>e siècle, entre le catholicisme et le protestantisme. Il reconnaît les mérites d'un Gaspard HONTERUS ou d'un Léonard STÖCKEL aussi bien que des archevêques Nicolas OLÁH et Antoine VERANCICS. Traitant des écoles hongroises suivant

1. Les études scolaires des Hongrois en Hongrie et à l'étranger (Ed. de l'Académie Hongroise, Budapest, 1874).

l'ordre alphabétique, il donne à titre d'exemples des renseignements détaillés sur l'organisation et le mode d'enseignement dans les différentes écoles.

Il passe en revue dans la seconde partie les écoles étrangères que fréquentaient les Hongrois, donne la liste des étudiants hongrois et traite des conditions et des études dans les diverses universités, ainsi que de l'influence exercée par elles. L'appendice contient des données plus détaillées sur certaines écoles hongroises d'une importance particulière, ainsi que la liste des ouvrages imprimés en hongrois au xvi<sup>e</sup> siècle, d'année en année. Ce livre, peu volumineux, repose sur des recherches et des études très étendues et embrasse presque toute l'histoire de la civilisation hongroise au xvi<sup>e</sup> siècle.

A la même époque, FRANKÓI fut chargé par l'Académie Hongroise d'écrire l'histoire des Diètes hongroises à partir de 1526. L'introduction se réfère à des ouvrages plus anciens mais de même nature dus à Mosóczy et Kovachich et dont la Commission historique de l'Académie hongroise se proposait en quelque sorte de donner une continuation. Les introductions de ces volumes, parues aussi séparément, situent l'histoire des Diètes hongroises dans le tableau de l'époque correspondante.

En 1878 et 1879 Frankói publia dans les *Századok*<sup>1</sup> une étude très remarquée sur la conspiration de l'abbé Martinovics ; elle fut éditée séparément l'année suivante, augmentée de l'histoire des événements qui furent l'épilogue de ce complot, sujet qui fut d'ailleurs repris par Frankói en 1921, sur la base de données nouvelles. Ceux-là même qui contestèrent la thèse de Frankói convinrent que c'était là un de ses meilleurs ouvrages, un de ses livres les plus vivants. Il est indéniable qu'il n'éprouve que de l'antipathie pour la principale figure du complot et que la raison n'en est pas seulement la bassesse de Martinovics, en qui il voit surtout le prêtre athée, le matérialiste et le franc-maçon, dont les projets révolutionnaires sont dirigés contre le rôle

1. « Siècles », revue mensuelle de la Société Hongroise d'Histoire (en 1928 paraît le t. LXII).

et la haute mission du clergé hongrois. Mais le fait n'aurait pas suffi à mettre Fraknói en antagonisme avec l'opinion publique. Martinovics et ses compagnons étaient entourés en Hongrie du nimbe dont sont parés les martyrs de la liberté nationale, non pas tant pour leur tentative elle-même — tentative maladroite et en réalité peu dangereuse, — mais pour la cruauté inhumaine de la répression, à laquelle le mystère dans lequel leur procès fut conduit, et qu'inspirait la peur, faisait prêter des couleurs encore plus sombres. Le meilleur moyen d'ôter à leur acte tout ce qu'il avait de dangereux aurait été précisément de donner à cette affaire toute la publicité possible. La prison aurait d'ailleurs été suffisante, puisque leurs complices autrichiens furent condamnés beaucoup moins sévèrement. Qui sait si des hommes tels que HAJNÓCZY, ÓZ, SZENTMARJAY ou SZOLÁRCSIK n'auraient pas rendu au roi et au pays des services analogues à ceux de KAZINCZY, qui fut condamné à mort par les mêmes juges, mais gracié et puni seulement de six années de prison, ou à ceux de VERSEGHY emprisonné pendant huit ans ? En rabaisant le caractère individuel de quelques-unes des victimes, on donna au public l'impression que l'on voulait ainsi excuser la cruauté de la sentence. Il est vrai que Fraknói désapprouve formellement les procédés sanguinaires et les finasseries juridiques de l'accusateur public et qu'il reconnaît aussi que le mouvement national de réformes survenu un demi-siècle plus tard réalisa pour une grande partie les idées pour lesquelles s'enthousiasmèrent « et souffrirent les meilleurs d'entre les autres » du complot Martinovics, mais il trouve consciencieuse la conduite du tribunal, en laquelle il ne voit rien de servile, et en représente la sévérité comme une conséquence naturelle des excès de la révolution française. Ce qui fit défaut aux juges, à son avis, ce ne fut pas l'indépendance, mais l'objectivité, et c'est pourquoi ils montrèrent de l'indécision et de l'inconséquence. Seul, le cas d'ASZALAY « jette une ombre » sur la conduite de la Table royale. Et la Cour Royale accrut encore de quatre le nombre des sentences capitales et aggrava quelques-unes des autres ! La part du palatin Joseph dans les persécutions qui suivirent le procès semble également justifiée et équitable à



Frankói, qui montre dans quelle « épouvante » ces supplices jetèrent la nation hongroise, ce qui était d'ailleurs l'intention du gouvernement. Cette indulgence à l'égard de la répression, en face de cette sévérité à l'égard des condamnés eux-mêmes, fut ce qui déplut dans l'ouvrage de Frankói. Mais après la débâcle de 1918, quand s'ouvrirent les archives secrètes et que furent publiés certains actes restés inconnus jusqu'alors, Frankói put utiliser ceux-ci et l'on doit reconnaître qu'ils lui donnaient à peu près entièrement raison en ce qui concerne le jugement porté par lui sur la personne de Martinovics.

Viennent ensuite, se succédant à brefs intervalles, les grandes biographies qui constituent une partie si caractéristique de l'œuvre de Frankói. Il s'était occupé d'Etienne (István) WERBÓCZY dès 1876, dans une étude consacrée à l'activité de celui-ci avant le désastre de Mohács ; la biographie complète ne vit le jour qu'en 1899. La vie de Jean (János) VITÉZ, dont il avait d'abord, dans les *Századok*, fait connaître les discours politiques et les manuscrits, parut, en 1879 ; sa rébellion contre le roi y est condamnée par Frankói avec beaucoup moins de sévérité que plus tard, dans sa vie de Mathias Corvin.

En écrivant sa biographie de Paul TOMORI (1475-1526), il est évident que Frankói était attiré surtout par la figure de ce prélat, mais il est indéniable qu'il a dépeint l'une des vies les plus intéressantes et les plus romanesques de l'histoire hongroise, et cela sous un jour entièrement nouveau et en grande partie d'après des données inédites. Après s'être jeté, au cours de ses jeunes années, dans des entreprises de *condottiere*, et avoir joué presque le rôle d'un petit monarque, Tomori connaît des déceptions et se retire dans un cloître où il se fait moine, mais on le force à devenir évêque de Kalocsa et en cette qualité — mais aussi en raison de ses antécédents — à prendre le commandement de l'armée avant la bataille de Mohács. C'est contre son gré, et étourdiment pourtant, qu'il livre bataille aux Turcs, et il le paye de sa vie.

La biographie de Tomori est suivie bientôt de celle d'un autre archevêque de Kalocsa : Pierre VÁRADI. C'est princi-

palement à l'aide de documents recueillis avec un grand zèle dans la bibliothèque Saint-Marc, à Venise, que Fraknói s'efforce, mais sans succès, de nous donner un portrait satisfaisant de cette mystérieuse figure. Les circonstances et les motifs de son emprisonnement sous le règne de Mathias demeurent mystérieux, et l'étude de Fraknói ne justifie guère la haute opinion que l'auteur a conçue tant du rôle de Pierre Váradi que des qualités intellectuelles et morales dont il prétend que ses écrits feraient foi. Suivant cette étude même, la plus grande partie de l'activité de Váradi se dépensa dans une lutte incessante pour la possession ou la reprise de ses biens ecclésiastiques d'archevêque. Pierre Váradi reste encore une des figures les plus mal connues de l'histoire hongroise.

C'est également à ses recherches dans la *Biblioteca Marciana* que nous devons deux autres études de Fraknói : *Magyarország és a cambrayi liga* [La Hongrie et la Ligue de Cambrai] (1882)<sup>1</sup> et *II. Ulászló királlyá választása* [Election du roi Vladislas II] (1885). La première contient des données nouvelles et pleines d'intérêt, mais aussi un bien triste enseignement : nous y voyons comment, vingt ans après la mort de Mathias, seize ans avant le désastre de Mohács, — les puissances européennes rivalisent entre elles pour gagner à leur parti l'appui de la Hongrie, et quelles intrigues leurs envoyés trament à l'occasion de la Diète de Tata. Vainement d'ailleurs, car dans son impuissance la Hongrie ne se déclare pour aucun parti et ne profite de la situation que pour s'assurer quelques chétifs avantages matériels. Cette étude montre aussi jusqu'à quel degré de corruption et de cynisme étaient tombés les maîtres du pays ; chacun ne voit que son profit individuel, et avec quelques étoffes de prix, Venise réussit à gagner PERÉNYI, le palatin. Quand vint l'heure du péril, cet état de choses contribua aussi à l'isolement de la Hongrie. L'autre étude de Fraknói, celle qui a trait à l'élection de Vladislas (Ulászló), nous donne un récit vivant et suivi des luttes, intrigues et cabales

1. Cet ouvrage a paru aussi en allemand : *Ungarn und die Ligavon Cambray*. Budapest, 1883. 96 p

— bien connues d'ailleurs, et traitées depuis en d'autres ouvrages — auxquelles donna lieu l'élection de 1490.

Entre temps, l'attention de l'infatigable historien est attirée de plus en plus par les trésors encore inexploités gardés dans les archives du Vatican. Il publie en 1884 une assez longue étude intitulée *Magyarország a mohácsi vész előtt, a pápai követek jelentései alapján* (La Hongrie avant le désastre de Mohács, d'après les relations des légats du pape<sup>1</sup>) où il puise largement à cette nouvelle source ; mais à la même époque il prépare déjà la grande et mémorable entreprise à laquelle il voulait entraîner le clergé hongrois en vue de la publication méthodique des documents ayant trait à la Hongrie refermés dans les archives du Vatican. En 1884 paraît dans les *Századok* son premier rapport à ce sujet : il y écrit qu'en juin 1882, sous la présidence d'IPOLYI, les membres de l'épiscopat catholique et les corps ecclésiastiques de qui émanait l'offre en question ont délégué une commission composée des chanoines DANKÓ, RÓMER, TÁRKÁNYI, KNAUZ et FRAKNÓI et dont la tâche consiste à rassembler et à éditer les documents hongrois du Vatican. Conformément au plan publié dans ce rapport paraît ensuite à partir de 1887, en une magnifique édition, la première série des *Monumenta Vaticana Hungariæ*, publiée à proprement parler sous la direction de Fraknói, et dont le premier volume contient les comptes des percepteurs de la dime pontificale pour les années 1281-1275. On y lit, en guise d'introduction, la déclaration faite par le pape Léon XIII, le 25 mai 1884, devant les délégués de la Commission exprimant le vœu de ce pontife éclairé de voir les archives du Vatican utilisées par eux de la manière la plus large en vue de cette entreprise, à laquelle il donne sa bénédiction. Les documents sont publiés exclusivement en latin, dans le texte original.

En même temps commence la publication de la seconde série, contenant les rapports de BURGIO et CAMPEGGI, légats du pape en Hongrie, pour les années 1524-1526, avec une

1. Cet ouvrage a été traduit en allemand : *Ungarn vor der Schlacht bei Mohács* (1524-1526). Budapest, éd. Lauffer, 1886.

préface d'IPOLYI et des prolégomènes de FRANKÓI, ces derniers en latin et en hongrois. Puis viennent encore cinq volumes de la première série, contenant des documents du cardinal GENTILIS, des bulles pontificales des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, les registres de la Société romaine du Saint-Esprit et la correspondance du roi Mathias. Les tomes II et III de la seconde série sont déjà publiés sous la direction d'Endre VERESS. Grâce à l'entremise de FRANKÓI et à la libéralité du baron HORNIG, évêque de Veszprém, paraissent aussi en 1899, en deux volumes, les archives de l'évêché de Veszprém.

Après avoir, en 1888, traité dans une courte étude les acquisitions de *terres* du primat Thomas BAKÓCZ (1442-1521), Frankói donna l'année suivante, dans la série des TÖRTÉNELMI ÉLETRAJZOK (Biographies historiques), la biographie complète de cet homme extraordinaire.

Sans être insensible au charme qui se dégage de cette puissante figure hongroise de la Renaissance, l'auteur n'est pas aveugle à ses défauts. Bakócz ressemble vraiment aux héros de la Renaissance italienne ; né dans la pauvreté, il s'élève jusqu'à la richesse et la puissance ; bien que prêtre, il s'avère parfois, dans les conseils de guerre, un stratège heureux, de même qu'il est homme d'Etat et diplomate, grand seigneur et protecteur des arts. Chancelier sous le règne de Vladislas II, il est, dans son propre pays — comme le légat du pape le dit lui-même — pape et roi, il est tout ce qu'il veut être ; aussi est-on étonné de le voir, en 1512, poser effectivement sa candidature à la papauté, après avoir fait son entrée à Rome en grande pompe. Il remporta d'ailleurs au conclave un assez beau nombre de voix, et Giovanni Medici, jeune à la vérité, mais maladif, étant devenu pape sous le nom de Léon X, Bakócz pensait pouvoir rester à Rome jusqu'à la mort du nouveau Pape, afin de tenter encore une fois sa chance. Mais il fut envoyé en qualité de légat dans son propre pays afin d'y organiser la croisade contre les Turcs ; il s'acquitta de sa tâche en plaçant à la tête des croisés un gentilhomme de Transylvanie, György Dózsa, qui tourna ses forces contre les seigneurs et souleva les paysans, ce dont Bakócz fut

rendu responsable, d'autant plus qu'il avait exhorté les serfs à résister à leurs oppresseurs. Mais à cette époque — après la mort de Vladislav — la puissance de Bakócz était déjà sur son déclin et les dernières années de sa vie sont remplies par les procès au moyen desquels il cherche à augmenter encore les domaines que possède sa maison, la famille ERDÓDI. Suivant Frankói, Bakócz ne différerait que sur un seul point des prélats italiens qui jouaient un rôle à cette époque : comme prêtre il était irréprochable ; mais pour le reste il était aussi faux, aussi hypocrite, aussi intrigant et égoïste, et il convoitait tout comme eux la fortune et la puissance ; il est évident qu'il était à la solde de Venise, mais malgré son dévouement à la Sérénissime République, celle-ci n'appuya pas sa candidature à la papauté. Quant au rôle qu'il joua comme prélat, Frankói estime que si, quand éclata la tempête de la Réforme, la barque de l'Eglise hongroise ne se trouva pas à l'abri en une rade sûre, et s'il manqua à l'équipage la force de résister, la responsabilité en incombe à Bakócz ; pour réparer les conséquences de cette faute, il fallait que Pázmány arrivât.

Immédiatement après la vie de Bakócz, Frankói publia celle d'un contemporain de celui-ci, mais plus grand encore : le roi Mathias (1440-1490). Il est certain qu'il considérait lui-même cet ouvrage comme l'une de ses œuvres principales : il s'y prépara avec un soin et un zèle tout particuliers, et d'ailleurs les études qu'il avait publiées précédemment le qualifiaient déjà pour cette tâche. C'est le plus objectivement possible qu'il s'efforce de caractériser la vie et la personnalité de son héros favori dont il range les talents à côté de ceux de Napoléon. Dans son admiration pour Mathias, il reconnaît lui-même que dans la question du *jus supremæ patronatus* celui-ci a forcé le pape Paul II à reculer ; quant à ses fautes, il les laisse apercevoir au cours de son récit plutôt qu'il ne les montre ou ne les condamne, mais il estime que Mathias, qui se proposait de grands buts, regardait peu aux moyens, et qu'il était arbitraire dans son gouvernement. L'étude de Frankói, toute fondamentale qu'elle est, ne donne pas la solution du grand problème qui du point de vue national hongrois se pose à

propos du roi Mathias ; qu'eût-il mieux valu pour la Hongrie : que Mathias, en tournant toutes ses forces contre les Turcs, réussît à empêcher les progrès de leur puissance, ou que, réalisant son rêve, il devînt Empereur et que la Hongrie fût liée, dès cette époque, à la politique d'un empire allemand gravitant vers l'Occident ? Ce livre de Fraknói a paru aussi en langue allemande (Freiburg i. B., 1891, XVI, 315 p.).

Dans le domaine de l'histoire du droit, l'ouvrage le plus important de Fraknói est l'étude intitulée *A m. kir. kegyuri jog története Szt. Istvántól Mária Teréziáig* [Histoire du droit de patronage ecclésiastique à partir de saint Etienne jusqu'à Marie Thérèse] à laquelle il a joint plus tard un cartulaire spécial.

Dans la préface de cet ouvrage, l'auteur déclare modestement qu'il n'a voulu, en sa qualité d'historien, que préparer le terrain pour les juristes. Il ne pose donc aucune thèse qui relève du droit public ou ecclésiastique, mais il critique dans le *Tripartitum* ce qui se rapporte à cette question, constate que la bulle de Sylvestre est apocryphe et révèle des contradictions dans la doctrine d'Adam KOLLÁR. A l'aide d'une foule de documents puisés surtout dans les *Regesta* des archives pontificales *Dataria* — lesquels ne sont devenus accessibles aux chercheurs que vers la fin du siècle dernier — il retrace l'histoire mouvementée de l'évolution du *jus supremæ patronatus* et nous fait assister à la lutte incessante que se livrent le pouvoir pontifical et le pouvoir royal et qui faillit parfois aboutir à une rupture complète. Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, aucun accord — concordat — n'a jamais pu mettre fin à la lutte. Il est intéressant de noter que sur ce terrain c'est Jean HUNYADI, en tant que régent, et MARIE-THÉRÈSE qui ont remporté les plus grands succès ; cette dernière fit reconnaître par le Saint-Siège le titre d'« apostolique » porté par les rois de Hongrie depuis saint Etienne, et c'est sous son règne que l'on trouve la première trace de l'exercice du droit de *placet*. Fraknói ne prend parti pour aucun des combattants et semble approuver l'énergie déployée par le Saint-Siège dans la défense de ses droits, aussi bien que les prétentions

des rois de Hongrie, prétentions fondées sur la pratique plutôt que sur des documents, en tant du moins que celles-ci leur sont suggérées par les intérêts de l'Eglise catholique de Hongrie et non par des intérêts d'ordre exclusivement temporel.

Quand, à l'occasion des fêtes du millénaire, parut le *Magyar Nemzet Története* [Histoire de la nation hongroise], en dix volumes, chacun trouva naturel que la rédaction du tome IX, contenant l'histoire des Hunyadi et des Jagellons, fût confiée à Frankói. Et en effet personne n'était plus qualifié que lui pour cette tâche, lui qui, en tant de monographies, de biographies et d'études, avait traité les divers problèmes et les diverses figures de cette époque, à la connaissance de laquelle il avait déjà contribué si largement par la découverte de tant de sources nouvelles et en entreprenant la publication des documents diplomatiques du temps de Mathias Corvin. Cette époque mémorable trouva en Frankói un historien qui en était véritablement digne. « Le crépuscule du moyen-âge et l'aurore des temps modernes — écrit-il lui-même dans sa préface — se placent dans les 86 années auxquelles l'histoire hongroise a donné le nom d'époque des Hunyadi et des Jagellons. »

C'est à cette occasion qu'il traita pour la première fois le court règne du roi Vladislas (Ulászló) I<sup>er</sup> dont il croit pouvoir déclarer que s'il était demeuré en vie il serait devenu l'un des plus grands souverains de son pays. La description de la défaite de Várna, qui coûta la vie au jeune roi, lui fournit l'occasion de tenter une justification du cardinal Julian CESARINI, légat du pape, qui se servit du prestige de l'Eglise pour excuser la violation de la paix. D'après Frankói, le souci de l'honneur national conseillait cette dernière mesure. Les circonstances supposées par le traité ayant disparu, on était — dans l'esprit du roi et de ses conseillers — en droit de le considérer comme nul. Quant à la bataille de Várna, ce fut principalement Jean HUNYADI qui décida de la livrer. Un examen objectif des faits ne justifie pas l'opinion qui voit dans cette défaite la punition méritée du parjure et de la violation des traités. Ce que dit Frankói au sujet des conséquences de la catastrophe de 1444

s'applique aussi à notre temps : « souvent accablée par les coups les plus rudes, au cours de son histoire agitée, la nation hongroise s'est toujours relevée, toujours, en rassemblant ses forces, elles s'est montrée capable de sauver l'avenir. »

Quant à l'époque de la régence de Jean HUNYADI, Fraknói écrit qu'elle s'est passée en luttes de partis et en pourparlers stériles, si bien que le régent ne pouvait consacrer au règlement des questions intérieures toute l'attention désirable. On trouve ici, comme dans la biographie de Mathias Corvin, des remarques relatives à la période finale du règne de ce roi, remarques dépassées depuis par des recherches plus récentes.

En face du protestantisme, il est naturel que Fraknói ne réussisse pas à être pleinement impartial, mais il reste exempt de toute rancune haineuse et de tout parti pris. La description de la mémorable Diète de Hatvan est chez lui moins dramatique et moins colorée que par exemple chez László SZALAY. A beaucoup d'égards, il jette sur cette époque une nouvelle lumière, grâce à l'ample usage qu'il fait des rapports des légats du pape.

Après avoir décrit comment, avant le désastre de Mohács, la nation se rallie — tardivement hélas, — autour du roi, il trouve cette heureuse formule : « Ce que le génie et l'énergie de Mathias avaient conquis à grand'peine au cours d'un règne long et glorieux ; ce que l'oligarchie avait arraché aux mains de ses successeurs : la nation épuisée des luttes de partis le rendit de plein gré au roi Louis. »

Il trace une peinture très vive de la bataille de Mohács, dont l'issue lui remet en mémoire ces mots bien connus de Michelet : « Quand donc payerons-nous notre dette à ce peuple béni, sauveur de l'Occident ? » Sur la civilisation de cette époque, il a écrit une étude approfondie et extrêmement complète qui constitue l'un de ses travaux les plus précieux.

Après ses recherches sur le temps de Mathias, il fut aisé pour Fraknói de tracer en une courte étude, formant un volume séparé, la biographie et le portrait des diplomates



hongrois au service de ce roi. Sur ces 21 biographies, 17 sont celles d'ecclésiastiques ; ainsi que l'auteur l'explique, Mathias était contraint de confier les missions diplomatiques à des prêtres, parce que la plupart des grands seigneurs ne savaient pas le latin. Nous devons aussi à cet ouvrage quelques découvertes intéressantes : Frankói prouve, par exemple, que Georges KOSZTOLÁNYI, POLIKÁRP et Georges HANCÓ ne sont pas une seule et même personne, comme on l'a cru souvent.

Puis c'est de nouveau la biographie d'un homme dont Frankói s'était déjà beaucoup occupé dans ses ouvrages précédents : celle d'Etienne WERBÓCZY (1458-1541). A la suite du soulèvement des paysans (1514), Werbóczy est devenu le principal instigateur de toutes les mesures de répression, il a même inscrit à son *Tripartitum* le « servage héréditaire ». C'est ce que Frankói représente comme « la défense des intérêts économiques de la noblesse », et non pas simplement comme l'œuvre de la vengeance. Il est certain en tout cas que, jointe au rôle dirigeant qu'il joua plus tard dans l'impitoyable persécution des protestants, cette doctrine a valu à Werbóczy, aux yeux de l'école libérale, la réputation qu'il a de personnifier la réaction.

Werbóczy acquit une grande fortune, mais son biographe croit à son intégrité politique. Ce qui est certain, c'est que jusqu'en 1526, par son zèle pour les intérêts du catholicisme, par son savoir et par son éloquence entraînant, il exerça sur la Diète hongroise un pouvoir presque illimité. Mais sa vie est une nouvelle preuve de l'inconstance de la fortune ainsi que de la versatilité de l'opinion publique. A la Diète de 1525, à Hatvan, en présence du roi et du palatin Báthory et contre leur volonté, il suffit d'un discours de Werbóczy pour qu'il soit élu à l'unanimité et assis presque de force dans le fauteuil de palatin, et une année plus tard cette même Diète rétablit Báthory, condamne pour trahison Werbóczy, qui a pris la fuite, et confisque ses biens, et tout cela sans qu'une voix s'élève en sa faveur.

Après la grande catastrophe nationale, la défaite de Mohács (1526), Werbóczy se rallie à ZÁPOLYAI et devient l'un des principaux facteurs de son élection et de son couronne-

ment. Mais l'amitié turque ne lui inspire que de l'aversion, et bientôt il est le chef du « parti de la paix », qui cherche un accord avec Ferdinand. Mais cet homme d'Etat vieilli voit son influence décliner de plus en plus devant la puissance grandissante de MARTINUZZI. Chargé de nombreuses missions diplomatiques, avant et après Mohács, il ne remporte pas de bien grands succès. Mais sa plus malheureuse mission est la dernière : âgé de plus de quatre-vingts ans, il est envoyé par le roi JEAN SIGISMOND (Zápolyai) auprès du Pacha de Bude, et pour satisfaire une vengeance privée celui-ci le fait empoisonner au cours d'un banquet donné en son honneur.

Dans son livre sur Werbőczy, Fraknói loue son héros pour son zèle religieux et pour avoir sauvé l'unité du droit hongrois quand les territoires de la couronne hongroise étaient démembrés ; la défense du *jus supremæ patronatus* en face du Saint-Siège a toujours eu lieu sur la base du *Tripartitum*. Quant au reproche de réaction, Fraknói fait observer que la proclamation de l'unité de la haute et de la petite noblesse était un grand pas vers l'unité nationale et mettait fin à l'oligarchie — qui perdit, entre autres, la Pologne. Werbőczy est pour lui une âme naïve ; son éloquence enflamme ses auditeurs ; mais ceux qu'il a aiguillonnés, il les entraîne vers des échecs et des déceptions. Ce n'est pas à une boussole, mais à une girouette que l'on peut le comparer ; tout considéré, sa carrière peut être qualifiée de malheureuse car, loin de réaliser son programme politique, il se vit forcé d'accepter, en fin de compte, le contraire de tout ce pour quoi il avait lutté.

Les recherches que Fraknói entreprit à Rome ne durèrent pas moins d'une quarantaine d'années et, de tous les ouvrages qui en sont le résultat, le livre en trois volumes paru en 1901-03 et intitulé *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a római Szentszékekkel* [Les relations ecclésiastiques et politiques de la Hongrie et du Saint-Siège] est celui qui embrasse le plus vaste sujet. « De Sylvestre II à Innocent XI, on y voit tous les papes défilér, étendant sur la royauté hongroise un bras protecteur. Toute une vie de labeur est contenue dans cet ouvrage, pénétré d'un esprit

patriotique et religieux. » (D. ANGYAL). Frankói consacra en outre une étude spéciale, parue aussi en allemand et en italien, à la part prise par le pape Innocent XI à la libération de la Hongrie du joug ottoman.<sup>1</sup>

C'est vers la politique extérieure, à laquelle il avait toujours accordé dans ses ouvrages une place proéminente, que se tourna surtout vers la fin de sa vie l'attention de Frankói. La courte étude consacrée par lui en 1917 à l'influence exercée par la Diète hongroise sur la politique extérieure est solidement élayée sur les documents historiques; un autre ouvrage *A tolnai országgyűlés külügyi akciója 1518-ban* [L'action diplomatique de la Diète de Tolna] en constitue en quelque sorte la suite. Ces études se proposent de démontrer et de prouver par des exemples que la Diète hongroise fut la première à reconnaître et à accomplir son rôle en exerçant une influence sur la conduite des affaires étrangères. Il y eut des cas où elle décida de la paix ou de la guerre ainsi que de la conclusion d'une alliance, et souvent aussi elle envoya des députés engager des négociations diplomatiques.

En 1923, peu de temps avant sa mort, Frankói élucida une question de politique extérieure relativement assez récente : à l'aide de documents du Ministère des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie restés inconnus jusqu'alors, il justifia l'attitude observée par le Comte Jules ANDRÁSSY, Ministre des Affaires étrangères, à l'occasion de l'élection du pape, en 1878. Alors comme sept années plus tôt, quand se posa pour la première fois la question du siège de la papauté, Andrassy suivit avec esprit de suite et avec succès une politique calculée de manière à éviter tout conflit entre la Monarchie austro-hongroise et l'Italie.

Mais ce sont surtout les événements contemporains, c'est-à-dire la guerre, qui occupent Frankói dans les dernières années de sa vie; à partir de 1915 il publie en hongrois et

1. *Papst Innocenz XI. und Ungarns Befreiung von der Türkenherrschaft*. Freiburg i. B. 1902, VII, 288 p. — *Papa Innocenzo XI e la liberazione dell'Ungheria dal giogo ottomano*. Firenze, 1902, 282 p.

en partie aussi en allemand<sup>1</sup> toute une série d'articles et de brochures à ce sujet. Il se propose principalement de laver la Hongrie de l'accusation d'avoir provoqué la guerre ; l'attitude du Comte TISZA lui paraît justifiée par les événements, mais par contre il accuse fréquemment les divers ministres des Affaires étrangères de la Monarchie austro-hongroise d'avoir manqué d'énergie, d'esprit de suite et de prévoyance. Quand il se renferme dans son rôle d'historien, comme dans l'exposé systématique des antécédents de la guerre, ses qualités d'écrivain se déploient dans leur pleine mesure ; quant aux jugements qu'il porte sur les événements contemporains, il va de soi que bien souvent ils sont sujets à revision.

Sa première passion d'historien, son amour pour l'époque des Hunyadi, se réveille encore une fois en 1924, quand il écrit les courtes études intitulées *A Bibliotheca Corviniana és a Neoplatonismus divata*<sup>2</sup> et *Á Corvina-Könyvtár alapítása* [Fondation de la Biblioth. corvinienne]. A proprement parler, ces études devaient servir à un grand ouvrage destiné à faire connaître la *Bibliotheca Corviniana* et qui devait paraître aussi en italien ; mais il ne vit pas l'achèvement de cet ouvrage, dont, dans ses dernières volontés, il avait en quelque sorte confié la publication à l'Académie Saint-Etienne.

Fraknoi était un chercheur infatigable, et un chercheur heureux ; ses recherches le conduisirent dans presque toutes les parties de l'Europe : on le vit à Copenhague et en Espagne, à Cracovie, Breslau, Dresde, Malines et Würzburg, à Constantinople et à Belgrade ; en Italie, il n'y a guère d'archives un peu importantes où il n'ait travaillé, mais c'est naturellement Rome qui le retint de préférence. Ses investigations servaient toujours un but immédiat, mais quand, à côté de ce qu'il cherchait, il trouvait quelque chose qu'il jugeait digne d'être noté, il ne manquait pas de le faire, et les notes qu'il a prises ainsi, et qui sont restées, constituent aujourd'hui des documents précieux.

1. *Die ungarische Regierung und die Entstehung des Weltkrieges*. Wien, Seidel, 1919.

2. La Bibliothèque corvinienne et le néoplatonisme.

Abstraction faite des manuels scolaires qu'il écrivit dans ses jeunes années, ses ouvrages appartiennent tous au domaine de la monographie, bien que dans certains cas cette forme doive s'entendre dans un sens très étendu, comme lorsqu'il traita, pour l'histoire de la Hongrie publiée à l'occasion du millénaire, l'époque des Hunyadi et des Jagellons, c'est-à-dire une période embrassant près d'un siècle. Un genre qu'il cultivait avec une prédilection particulière était la biographie, où sa fécondité est prodigieuse. Mais chez lui la plupart des biographies deviennent le large tableau d'une époque, genre où il est d'ailleurs plus heureux que dans la peinture des individus ; bien qu'il ait employé tous les moyens de la connaissance historique, il est rare que les figures de ses biographies vivent devant nous d'une vie véritable. C'est ce que l'on peut dire du roi Mathias même, et pourtant il est indéniable qu'il nous a rendu plus sensible l'image de ce roi, grâce à nombre de traits nouveaux et de couleurs nouvelles. Frankói lui-même semble s'en être rendu compte. Après avoir lu un ouvrage biographique ayant trait à l'époque de Mathias et qui venait de paraître, il manifesta son intention de s'engager dans la voie ainsi révélée et d'écrire à nouveau la vie de Mathias ; il se livra même à de nouvelles recherches dont il publia le résultat, mais bientôt d'autres tâches vinrent l'empêcher de donner suite à son projet.

Ce qui caractérise Frankói jusque dans ses jugements historiques, c'est son effort vers l'objectivité impartiale et l'absence de tout parti pris. Nous avons de lui un grand nombre de déclarations écrites attestant le caractère conscient, et fondé sur une conviction profonde, de cet effort vers l'objectivité.

Cet effort est chez Frankói en corrélation étroite avec le grand problème de sa vie, le problème qui résultait pour lui de sa double vocation de prêtre et d'historien. Il éprouvait pour la prêtrise et pour l'histoire un enthousiasme égal, je dirai même une égale ferveur. Peut-être attribuait-il à sa vocation de prêtre un caractère plus providentiel encore qu'à sa vocation d'historien. Jugeant capital le rôle de l'Eglise dans les choses humaines — et aussi dans

les destinées de son pays — il avait une très haute opinion de la situation des prêtres, de leur rôle dans la politique et même de leur mission spéciale dans le domaine des sciences historiques. Ce n'est pas sans raison qu'il choisit le plus souvent des personnages ecclésiastiques de marque comme sujet de ses biographies et de ses éloges littéraires ; ce n'est pas sans raison qu'il aime à citer les prêtres qui se sont distingués comme historiens de la Hongrie : PRAY, József KATONA, FESSLER, Mihály HORVÁTH, IPOLYI.

Sentant que « la nature des rapports entre l'écrivain et le prêtre, réunis dans la même personne, est riche en enseignements » et que les conséquences de cette union peuvent provoquer des conflits, principalement sur le terrain de l'histoire, FRANKÓI était préparé dès son jeune âge à cette éventualité et avait cherché à s'armer de principes directeurs, en prévision de pareils conflits.

Dès 1868, dans la préface de sa première grande édition de Pázmány, il fait cette déclaration : « Dans ma façon de considérer les événements et de juger les individus, je me suis efforcé d'être impartial et sans parti pris ; mais je n'aspire pas à la gloire de ceux qui confondent la justice avec l'indifférence, l'objectivité avec l'absence de conviction. Je vois dans l'Eglise catholique l'œuvre de Dieu, le levier de la liberté et du progrès, de la prospérité et des connaissances ; mais je n'arrivais pas nécessairement à la conclusion que toute institution, toute tendance et toute personnalité possédant le caractère catholique sont quelque chose de sacré, de juste et d'irréprochable et tout ce qui est en dehors de l'Eglise catholique quelque chose de mauvais, d'injuste et de pernicieux. » Beaucoup plus tard, en 1901, en publiant, après ses recherches au Vatican, le premier volume de son ouvrage intitulé *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a szentszékekkel* [Les rapports ecclésiastiques et politiques de la Hongrie avec le Saint-Siège] — dans lequel il lui fallait naturellement tenir compte de ce que ce livre était édité par une société littéraire catholique : la « Société Saint-Etienne » — il écrit dans sa préface, après avoir montré ce que la Hongrie doit à l'Eglise catholique : « Je me suis consciencieusement efforcé de satisfaire au devoir de

l'historien : l'absence de parti-pris dans la recherche de la vérité et l'objectivité dans l'exposé des faits. Chacun sait que l'écrivain ecclésiastique n'est jamais tenu de contester ni d'atténuer les erreurs et les fautes des serviteurs imparfaits de l'œuvre de Dieu, qui jettent une ombre sur plus d'une page de l'histoire de l'Eglise mais ne sauraient ébranler son autorité, fondée qu'elle est sur son organisation divine. » Après cette déclaration de principe, le point de vue de l'historien-prêtre est caractérisé encore plus nettement dans la conclusion de l'ouvrage : « La muette éloquence des faits proclame qu'à partir du jour où par le don de la couronne Sylvestre II permit et assura la fondation du libre Etat hongrois, et jusqu'à la libération du joug turc, à laquelle contribua efficacement le pape Innocent XI, la nation hongroise a toujours, aux heures décisives de sa vie intellectuelle ou politique, rencontré, pour la guider et la soutenir, pour la défendre et la sauver, le bras tutélaire des papes. Si la diplomatie du Saint-Siège a quelquefois porté l'empreinte des infirmités de la nature humaine, tous ces points sombres disparaissent dans l'éclatante lumière émanant de tant de manifestations d'amour paternel, de sagesse politique et de noble générosité. En découvrant ces tares, on n'obscurcit pas cette splendeur. » Frankói ne craint pas non plus que l'étude des conflits avec le Saint-Siège où les souverains et les hommes d'Etat hongrois furent entraînés de temps à autre par leur conception de leurs droits « puisse jeter une ombre sur la vénération avec laquelle la nation hongroise s'est toujours inclinée devant les successeurs de Saint Pierre. »

En dépit de toute leur objectivité, les ouvrages de Frankói ne pouvaient manquer de rencontrer des contradicteurs. S'il faut reconnaître son impartialité dans les questions touchant au *jus supremæ patronatus*, par exemple, ou encore au sujet de la franc-maçonnerie au temps du comte Ferenc SZÉCHENYI, de l'avidité de BAKÓCZ ou de la rébellion de János VITÉZ, on ne peut que constater chez lui une certaine indifférence à l'égard des luttes pour les droits nationaux là où pour les protestants il s'agit aussi de la conquête de leurs droits, bien qu'il ne méconnaisse pas ce que la civilisation

doit au protestantisme ; il est certain que pour ce qui est du courage et de l'indépendance dans l'appréciation des actes politiques des papes, non seulement Mihály HORVÁTH, mais PASTOR lui-même, dont le catholicisme ne saurait être attaqué, dépassent de beaucoup FRANKÓI ; ce dernier a coutume de glisser sur les affaires — particulièrement fréquentes à l'époque de la Renaissance, à laquelle sont consacrés tant de ses ouvrages — où les motifs dirigeants de la politique pontificale ne sont pas irréprochables. Dans une question litigieuse, il est pour ainsi dire incapable de ne pas donner raison au Saint-Siège, même quand il se trouvait en opposition avec ce roi Mathias qu'il admire tant.

Mais chaque fois que sa thèse a provoqué une polémique, il reste fermement, virilement, sur ses positions. On connaît sa polémique avec KOSSUTH au sujet de la conspiration de MARTINOVICS ; comme nous en avons déjà fait mention, l'opinion publique hongroise, — et Kossuth avec elle — auréolait plus ou moins, en raison surtout de leur martyre, les Jacobins hongrois, qui n'étaient en réalité que des révolutionnaires assez peu dangereux et professant des principes plutôt confus. Leur chef, Martinovics, fut représenté par FrankóI comme un caractère passablement vil ; c'est ce qui devait déplaire à beaucoup de gens, bien que, du point de vue de la vérité historique, les faits avancés par FrankóI soient irréfutables. Pris à partie par M. Henrik MARCZALI dans le *Budapesti Szemle*, il eut aussi de fréquentes altercations avec Kálmán THALY, au sein de la Société Historique, surtout à cause du jugement porté par lui sur les Jésuites. Ces attaques le touchaient d'autant plus douloureusement qu'il les considérait comme dirigées contre le clergé et destinées à briser « l'influence cléricale » dans la Société Historique ; quelques écrivains protestants se rangèrent de son côté et, en guise de satisfaction, il fut, à une grande majorité, élu à la vice-présidence, qu'il n'accepta d'ailleurs pas ; il voyait là néanmoins son propre triomphe et sentait qu'il avait fait honneur au chapitre dont il était membre.

Mais la guerre éclate, et la grandeur des événements opère en FrankóI une véritable révolution ; sans abandonner



tout à fait ses recherches historiques, il se met avidement à l'étude de cette histoire contemporaine, qui devient l'objet de ses travaux ; cela lui est d'autant plus facile qu'il a déjà transporté sa résidence à Vienne, où il est plus près des hommes dirigeant la destinée de la monarchie austro-hongroise, ainsi que des documents renfermés dans les archives. Nous avons de lui toute une série d'études, écrites aussi en allemand pour la plupart, qui traitent toutes de la guerre, de ses origines et de son cours, de « l'agonie » de la Triplice et de l'entrée en guerre de l'Italie et plus tard de la Roumanie, etc. En présence de cette nouvelle tâche, Frankói, ici encore, commence par se créer un point de vue de principe, déclarant que « même à l'égard des détenteurs effectifs du pouvoir, l'historien est capable d'observer l'objectivité à laquelle l'a habituée l'étude des personnages et des événements des siècles depuis longtemps abolis. »

Dans l'un de ces ouvrages, Frankói nous révèle un détail qui répond parfaitement à la conception idéaliste qu'il se faisait du pouvoir du pape, mais qui dans la vie pratique donne une impression de naïveté : le 2 mai 1915, il avait adressé au comte BURIÁN, Ministre des affaires étrangères, une lettre où il lui proposait d'engager le pape à quitter le Vatican et à se rendre au Quirinal, auprès du roi d'Italie, pour essayer, par cette démarche personnelle, de retenir celui-ci, prêt à intervenir dans la guerre. Il est bien évident que sous une forme pareille cette proposition ne fut pas acceptée à Vienne et qu'elle l'aurait été encore moins au Vatican, bien qu'il y ait eu effectivement des tentatives de conciliation de la part du pape, mais qui n'eurent aucun résultat.

Mais ce n'est pas seulement comme écrivain que Frankói a servi la cause de la science et de l'instruction, car il a rendu aussi de précieux services en ce qui concerne l'organisation du travail et le développement de l'outillage scientifique. Comme bibliothécaire du Musée National, il a, en 1876, fondé le *Magyar Könyvszemle* [Revue de bibliographie], dotant ainsi d'un organe régulier la bibliographie et les bibliothèques hongroises. C'est encore à lui que l'on doit le transfert des archives de famille au Musée National, à

titre de dépôt perpétuel ; à l'heure qu'il est, le nombre des archives ainsi déposées ne s'élève pas à moins de 125, ce qui prouve avec quelle faveur le public a accueilli cette institution dont les avantages sautent aux yeux, car auparavant la plus grande partie des archives de famille n'étaient pas accessibles aux chercheurs ou du moins étaient difficiles à utiliser en vue d'un travail scientifique, la plupart du temps même elles n'étaient pas classées méthodiquement.

C'est dans l'intérêt des recherches historiques que Fraknói fonda l'*Institut Historique Hongrois* à Rome. On peut dire que celui-ci servit sa destination à partir de 1895, en ce sens que son fondateur, qui possédait à Rome une maison pourvue d'une riche bibliothèque, y recevait volontiers tous ceux qui se livraient à des recherches. C'est en ce temps que, grâce à la libéralité du baron Hornig, évêque de Veszprém, parurent, en une édition de tous points parfaite, les *Monumenta Romana Episcopatus Vesprimiensis*. Plus tard, après son départ de Rome, Fraknói fit don à l'Etat hongrois de sa maison, avec tout son mobilier, en stipulant qu'elle servirait d'Institut Historique Hongrois sous la direction d'une Commission académique désignée spécialement à cet effet. L'inauguration solennelle de l'Institut fut empêchée par la guerre. Après la conclusion de la paix, l'Etat italien s'empressa de le remettre à la disposition de la Hongrie, en considération du but auquel il est destiné, et depuis lors, en dépit des difficultés de l'heure présente, l'Institut Historique Hongrois n'a cessé de faire honneur à sa mission ; mais l'Etat hongrois est obligé d'en prendre le budget à sa charge, car les changements survenus dans sa situation matérielle ont empêché Fraknói de donner suite à l'intention qu'il avait de constituer une fondation pour couvrir les frais d'entretien.

Quand il fut devenu l'inspecteur général des musées et bibliothèques de Hongrie, fonctions auxquelles son âge avancé ne l'empêcha pas de se consacrer avec le plus grand zèle, l'activité de Fraknói put s'exercer dans ce domaine avec encore plus d'efficacité et sur une base encore plus étendue. Il se rendait volontiers en province pour assurer la fondation de nouveaux instituts ou pour les inaugurer ; dans les biblio-

thèques des pays étrangers, il s'intéressait particulièrement à tout ce qui touche à la bibliographie hongroise et l'on se rappelle qu'il fut envoyé en mission à Constantinople pour essayer d'en rapporter ce qui s'y trouvait encore de la bibliothèque de Mathias Corvin.

Se consacrant comme il le faisait au développement des musées, Frankói devait trouver quelque affinité entre l'amour de l'art et l'amour de la science. Son intérêt pour les arts répondait d'ailleurs à l'un des penchants les plus profonds de son âme et à l'idée qu'il concevait du rôle de l'Eglise en tant que Mécène ; on sait que dans ses ouvrages il s'étend volontiers sur la protection accordée aux arts par un certain nombre de prélats.

Dès qu'il fut en mesure de le faire, Frankói encouragea les beaux-arts avec une libéralité digne des plus riches Mécènes, et surtout au moyen de commandes inspirées par des sentiments d'hommage et de souvenir ; c'est lui qui fit exécuter le tableau représentant la fondation de l'Université de Nagyszombat par le Cardinal Péter PÁZMÁNY et c'est surtout grâce à son zèle et à sa générosité que ce grand prélat, auquel il avait déjà élevé un monument durable en écrivant l'histoire de sa vie, a eu enfin, dans l'Eglise principale de Presbourg (Pozsony), où il repose, un tombeau digne de lui. C'est encore grâce à Frankói que le geste mémorable du pape Sylvestre II, qui donna leur couronne aux rois de Hongrie, a été immortalisé à Rome même, dans la basilique de Latran, par le ciseau d'un sculpteur hongrois.

(Académie Hongroise).

ALBERT DE BERZEVICZY.

---